

Qu'est-ce qu'une université jésuite ?

On m'a donné la mission de répondre à la redoutable question « qu'est-ce qu'une université jésuite » ?

Tout d'abord il faut souligner qu'il n'y a pas une université jésuite, mais des universités jésuites, chacune ayant ses spécificités et ses caractéristiques propres en fonction de son histoire, du contexte social, culturel, économique, religieux dans lequel elle s'est développée et dans lequel elle est insérée. L'UNamur n'est pas la Saint Louis University à Madrid (Espagne), Boston ou Georgetown (USA), St. Xavier's College à Kolkata ou l'université Javeriana à Bogota. Il faut aussi dire qu'une université a ses objectifs et ses missions propres, qu'elle soit jésuite ou non.

Ce qui fait le caractère jésuite d'une université ne tient pas tant (même s'il faudrait nuancer) aux choix des facultés à privilégier ou des sciences à étudier ou d'un type de recherche particulier, qu'à une « manière d'être et de faire ». Depuis saint Ignace on parle de « nuestro modo de proceder », notre manière de « procéder » qui permet de s'adapter aux évolutions du monde, aux situations changeantes, aux contextes différents comme en témoigne ce réseau impressionnant d'universités et d'instituts d'enseignement supérieur jésuites dans le monde.

Les jésuites ont fondé des universités, l'université de Namur a été fondée par des jésuites, parce que la formation de l'intelligence, former des personnes intelligentes (et les intelligences peuvent être multiples), compétentes, expertes dans leur domaine, a été présente dès la fondation de la Compagnie. Le P. Adolfo Nicolas, actuel supérieur Général de la Compagnie de Jésus et ancien recteur de l'université Sophia au Japon, dans une lettre récente où il invite à investir dans la recherche intellectuelle, écrit : « L'engagement de la Compagnie de Jésus dans l'apostolat intellectuel s'inscrit dans une longue tradition qui relève de notre identité religieuse. » Chaque ordre religieux puise dans l'expérience spirituelle de son fondateur, et du premier groupe qui l'a rejoint, sa coloration propre. Quand je parle de spiritualité, je ne parle pas de je ne sais quel monde parallèle et éthéré. La « spiritualité » c'est précisément ce qui caractérise un « esprit », un « style », une manière d'être et de faire particulière, originale qui a à voir avec une vision du monde et de l'être humain dans ce monde, de ses finalités, du sens de la vie. (On pourrait se demander : quel « esprit » y'a-t-il dans l'université de Namur ?). Oui, cela a à voir avec le sens, la direction, la finalité, avec les valeurs qui donnent sens. Ce regard des jeunes de nos pays partis au Jihad nous questionne. Ne nous interrogent-ils pas sur la capacité que nous avons ici dans nos pays occidentaux à transmettre un sens profond à la vie ? Qu'avons-nous à montrer comme horizon qui ne se réduise pas aux impératifs de la seule et unique idéologie libérale, capitaliste, financière ?

Comment caractériser ce style, cet esprit « ignatien » ou jésuite que les jésuites fondateurs de notre université portaient en eux (à leur manière, jamais parfaitement), quasiment sans avoir besoin de l'expliquer, et qu'aujourd'hui il s'agit plus que jamais d'articuler.

Le plus simple peut-être est d'évoquer ou de ré-évoquer quelques-uns des mots-clefs (ces mots qui ouvrent des portes) qui caractérisent l'esprit, le style jésuite, et qui, vécus dans le contexte universitaire vont lui donner une coloration particulière. Des mots dont la pertinence traverse les siècles même si les siècles peuvent faire varier la manière de les vivre.

Vous les connaissez ces mots-clefs, ou en tout cas quelques-uns. La difficulté est de ne pas les employer comme des slogans, mais d'entrer dans l'épaisseur de leur signification, et qu'ils prennent chair, qu'ils s'incarnent concrètement, dans le quotidien, comme une inspiration, un « souffle » (*Ruah* en hébreu, l'Esprit dont parle la Bible, le souffle de la Vie).

Je développerai, brièvement, sept de ces mots-clefs. Ils sont comme autant de couleurs qui tracent un tableau ou autant de notes qui composent une musique. C'est dire qu'ils s'appellent l'un l'autre et tiennent ensemble.

La cura personalis

C'est l'expression que l'on cite le plus. Elle est en latin, ce qui lui donne un certain charme et distinction. C'est sûrement un des éléments qui a fait et fait la réputation de Namur. C'est ce soin de la personne, comme personne unique, avec une vocation, un appel, une mission unique et irremplaçable. Il s'agit de prendre soin que chacun développe l'entièreté, la totalité de ce qu'il est : intelligence, volonté, mémoire, affectivité, corps. C'est l'accompagnement de cet être unique, un accompagnement adapté, personnalisé. Il y a derrière cela une vision très haute de l'être humain qui génère une foi, une confiance en lui. La Bible dira que l'être humain est créé à l'image de Dieu. D'où sa dignité. On vise très haut. Cette *cura personalis* est pour tous, pour les étudiants, mais aussi pour tous les membres du personnel académique, scientifique, ATG... Les conséquences en termes de relations humaines, en termes de soutien aux personnes, en termes pédagogiques sont multiples.

L'a priori positif

Cette « cura personalis », elle a un corollaire. C'est ce qu'on appelle le « présupposé favorable », « l'a priori positif ». Aborder le monde, les personnes avec un regard qui soit d'abord et avant tout positif, favorable, constructif et qui entraîne, précisément, à vouloir prendre soin du monde et des personnes. Cet a priori positif n'empêche nullement de poser des questions, d'avoir le sens critique, mais il fait fond sur la bonté première de ce qui est, du réel, du créé. Cet « optimisme » est biblique. Au commencement, c'est-à-dire maintenant (c'est maintenant que les choses surgissent dans l'être), Dieu crée le ciel et la terre, l'homme et la femme et il voit que c'est bon, très bon (cf Gn 1). C'est aussi croire que Dieu ou le divin est, comme le dit Ignace, présent en toutes choses.

Maurice Bellet, écrivain, philosophe, poète a écrit un très beau texte qui s'intitule « Car vous commencerez par le respect ». Saint Ignace a trois mots pour caractériser la finalité de l'être humain : au respect, il ajoute l'émerveillement qu'il complète par le service. Nous y reviendrons.

Le Magis

Quand on commence à considérer chaque personne avec ce regard positif, favorable, que l'on se soucie en vérité de sa personne, le désir naît de lui permettre de développer au maximum

toutes ses potentialités. C'est le MAGIS, le « davantage » qui est un mot-clef de la spiritualité, du style jésuite. Le « davantage » c'est le petit « plus » ou le grand « plus » que chacun peut mettre dans sa vie. En quantité peut-être, en qualité sûrement. Le MAGIS c'est aussi : dans tous les « biens » qui se présentent à moi, quel est le meilleur auquel je suis convoqué afin d'atteindre ma pleine stature d'homme et de femme. Et au plan institutionnel : « dans tout ce qui est bien à faire, quel est le meilleur bien. Qu'est-ce qui va contribuer davantage aux finalités de l'université ? » Croire au « davantage », c'est croire qu'il y a (et on rejoint l'a priori positif) un dynamisme de vie, de créativité, de changement, d'évolution, d'innovation qui habite toute personne — mais aussi toute organisation, toute institution — et qui ne demande qu'à s'exprimer, à être, là aussi, accompagné, encouragé. Cette compréhension du MAGIS est à la base du principe d'excellence qui vise à stimuler chacun à développer et à employer au maximum ses ressources, ses capacités, à développer son intelligence, mais aussi son esprit et son corps.

Le discernement

Dans ce travail de recherche du « davantage », de l'excellence, une attitude, une disposition « d'esprit » doit toujours rester présente : celle du discernement. Voilà encore un mot-clef, un vrai fil conducteur du style jésuite, qui touche profondément à l'exercice de l'intelligence. Le discernement, c'est la capacité à juger, à faire la part des choses entre l'essentiel et l'accessoire, entre le juste et l'injuste, entre la vérité et le mensonge, entre ce qui vraiment construit et fait grandir et ce qui amoindrit, abaisse. Même sous couleur de bien, même avec de bonnes intentions !!! C'est tout l'aspect du développement d'un esprit critique et libre capable d'analyser lucidement les évolutions de la société et « de fournir des réponses créatrices » aux questions qu'elles posent. C'est l'enjeu de « la profondeur » dont parle souvent notre supérieur Général face à ce qu'il appelle « la globalisation de la superficialité » (superficialité de la pensée, de la vision, des rêves, des relations, des convictions). Une université jésuite forme des personnes qui ne se laissent pas mener au gré de modes, des apparences, des slogans faciles et ainsi sont capables de déjouer, comme le dit encore le P. Général, les mirages du fondamentalisme, du fanatisme, des idéologies qui déshumanisent.

Le service

Cependant, ce dynamisme de vie, de progression, d'évolution, d'intelligence du réel, le MAGIS, n'a pas sa finalité en lui-même. Il n'est pas solipsiste, égocentrique. Il n'est pas pour la gloire personnelle. Dire qu'il est, comme aime le dire Saint Ignace, « pour une gloire plus grande de Dieu » (ad majorem Dei gloriam), c'est dire qu'il est en vue de l'Autre, et quand on dit l'Autre, y sont inclus tous les autres (Jésus a identifié l'amour de Dieu avec l'amour du prochain). « Pour la Compagnie, écrit le P. Kolvenbach (ancien supérieur Général de la Compagnie de Jésus), il n'est jamais question de choisir entre Dieu et le monde, si miné que celui-ci puisse paraître. » Toute « excellence » personnelle n'a de sens vrai que si elle se met au service de l'autre, des autres, de la société pour la rendre plus juste, plus équitable, plus fraternelle. Et dans la société, de ceux et celles qui en ont le plus besoin, ceux qui sont aux « frontières », aux « périphéries » comme aime en parler le Pape François. « En tout, en toutes choses, dira Ignace, aimer et servir ». Cette dimension a trouvé à s'énoncer dans quelques

expressions fortes : « former des hommes et des femmes avec et pour les autres », « devenir des agents de transformation sociale ». Il s'agit de passer du « monde pour moi » (les sciences pour moi, les livres pour moi, les cours pour moi, la recherche pour moi...) à « moi pour le monde » (les sciences, les livres, les cours, les publications, la recherche pour rendre ce monde plus humain, plus solidaire, plus juste).

Dès les années 70, cette conviction a été formulée dans une maxime célèbre : « pas de service de la foi (pas de gloire de Dieu) sans promotion de la justice.

*« Former pour la justice, c'est donc former
des hommes [et des femmes] qui soient des
agents efficaces de transformation et de
changement... jusqu'aux réformes des structures. »
(Pedro Arrupe)*

L'exercice

Au plan de la pédagogie ignatienne, il y aurait là encore beaucoup à dire. Deux mots-clefs seulement pour la caractériser : l'exercice et la relecture (ou l'évaluation). Ignace n'a écrit aucun traité de spiritualité, il a écrit les « exercices » spirituels. Il n'a pas écrit de traités sur la bonté, l'amour, le pardon, la patience... comme beaucoup d'autres saints l'ont fait, il a mis en forme des « exercices » afin de devenir bon, aimant, patient... C'est une pédagogie. Cette pédagogie forme l'intelligence, mais en mettant en jeu tout l'être : le corps, les sens, l'affectivité et l'imagination. J'insiste sur cette imagination qui loin de nous exiler du réel, nous permet d'envisager de nouvelles pistes, de nous projeter dans l'avenir, de concevoir des projets différents. En 2010 notre supérieur Général a encouragé les représentants de plus de 300 universités ou instituts d'enseignement supérieur jésuites à mettre en œuvre cette imagination créatrice qui permet d'agir en profondeur. C'est une pédagogie où l'on apprend en faisant, en expérimentant, en essayant et en se trompant, en prenant des risques et en apprenant de l'expérience.

D'où l'importance cruciale de *la relecture*. Cette relecture qui est un outil essentiel pour le discernement. Qu'ai-je fait, que s'est-il passé, où ai-je réussi où ai-je échoué, pourquoi ? (et nous pouvons nous poser les mêmes questions au plan institutionnel : où avons-nous réussi, où avons-nous échoué, pourquoi ?) Comment faire mieux la prochaine fois ? Sans une évaluation rigoureuse de nos pratiques, il n'y a pas de réelle avancée, progression. Quelques mots, qui sont plus que des mots, qui impliquent une certaine vision de l'être humain. Des dimensions qui vont caractériser une université qui se réclame de cette tradition jésuite. Mais pour qu'elles ne restent pas que des mots, certaines conditions doivent être remplies.

Nécessité d'une connaissance et d'une transmission

Dans le passé, la présence relativement importante de jésuites dans l'institution dispensait quasiment de parler explicitement de cette tradition. Il est assez étonnant d'entendre nombre d'anciens dire : « j'ai connu le Père untel, il m'a donné cours, nous étions dans le même

laboratoire de recherche, mais je n'ai jamais entendu parler de saint Ignace et de spiritualité ou de pédagogie ignatienne ». Tout se transmettait par une sorte d'osmose ou de capillarité. Aujourd'hui et encore davantage demain, si l'institution veut garder sa spécificité jésuite, elle doit le faire de manière beaucoup plus volontariste et mettre en place les instruments afin que cette « manière de faire » soit connue et transmise. (Note : de tels instruments ont été mis en place dans le réseau de nos établissements primaires et secondaires au niveau des pays, mais aussi à l'échelle européenne. Dans mes rencontres avec les directeurs, j'ai pu mesurer l'impact qu'a eu sur eux un simple voyage à Loyola où tout à coup ce qui pouvait apparaître abstrait, lointain, devient tellement actuel.)

Pour cela, permettez-moi de le dire, il faut vaincre une certaine peur. Une peur d'assumer cette identité jésuite et donc aussi chrétienne, catholique comme si cette identité allait nous empêcher d'être ouverts, libres, d'être respectueux d'autres croyances, de faire des alliances avec tel ou tel groupe, telle ou telle université. Mais est-ce vraiment le cas ? Avoir une identité – quand elle est vécue de manière sereine et non pas défensive ou avec le désir de s'imposer à l'autre – n'est pas un empêchement à l'ouverture et au dialogue. Au contraire, elle le permet. Je crois d'ailleurs que la « globalisation de la superficialité » pour reprendre le mot du Père Général, cette culture internet dans ses plus mauvais côtés où toute idée semble en valoir une autre, où l'on passe d'un buzz à un autre, fait le lit des recherches identitaires, de ces identitarismes qui sont une vraie menace pour la démocratie et la paix. J'ai rencontré pour la première fois le nouveau recteur de la KUL, Rik Torfs et dans la conversation je lui ai demandé : « et le « K » est-ce que cela pose problème ». Il m'a dit : « non, plus maintenant. Ce n'est plus une question à l'ordre du jour ». A l'UCL non plus, je crois. Cette crainte a-t-elle vraiment lieu d'être ? Vis-à-vis des autres, n'est-ce pas la qualité de notre enseignement et de notre recherche qui fera surtout la différence ?

Réfléchir à une instance, un groupe, qui promeuve cette identité jésuite, qui l'approfondisse dans le cadre qui est le nôtre ici et la fasse connaître me paraît essentiel. Bien sûr on ne part pas de rien. Il y a quelques années un colloque a été organisé sur la spiritualité et la pédagogie ignatienne. Je lisais dans ce Libre Cours du mois de septembre que l'université lève un financement pour alimenter deux fonds dont l'un « *le Fonds Notre-Dame de La Paix* » a pour objectif d'approfondir l'identité jésuite et chrétienne de l'université, mais aussi de créer une dynamique d'échanges entre les universités jésuites du monde entier ». On y parle aussi du centre de recherche interdisciplinaire foi et raison.

Nécessité que cette identité s'inscrive dans le cadre symbolique, mais aussi institutionnel de l'université

Je crois à la dimension symbolique. Avoir un auditoire qui se nomme « Pedro Arrupe », une bibliothèque « Mauretus Plantin » (même si peu, peut-être, savent qu'ils sont jésuites), ou un fonds « Notre-Dame de la Paix », avoir un logo avec son soleil jésuite en filigrane... Tous ces « signes » sont importants et sont comme autant de rappels discrets.

Mais bien sûr, l'inscription dans le cadre institutionnel compte et montre que l'on souhaite aller plus loin que les mots ou les déclarations d'intention : la présence du délégué de la Compagnie dans le bureau, le CA, l'AG, même sans y avoir aucun « pouvoir » ; la présence de quatre représentants de la Compagnie à l'AG désignés par le Père Provincial, une charte et

une déclaration d'engagement réciproque où il y a précisément des engagements : comme la création de ce fonds « université jésuite » qui a été pensé aussi pour favoriser la présence de jésuites, le maintien des cours de sciences religieuses... Le débat actuel que vous avez concernant une nouvelle procédure pour la nomination du recteur est intéressant. Est-ce un lieu institutionnel où la Compagnie de Jésus doit avoir une place ? Pourquoi oui, pourquoi non ? Mais quelle place ? Avantages, inconvénients ? Quelles sont les craintes d'un côté comme de l'autre ? D'où viennent-elles, où mènent-elles ? Voilà de quoi faire un bon exercice de discernement.

Pour conclure :

Ai-je répondu à la question : « qu'est-ce qu'une université jésuite » ? Sans doute pas, car il y aurait tant d'autres aspects à aborder et comme bon jésuite, j'ai peut-être suscité plus de questions que de réponses, car si j'ai beaucoup parlé d'un 'esprit' il reste quand même à savoir comment le mettre en œuvre au milieu des centaines et des milliers de contraintes administratives, financières, légales, et j'en passe, qui sont votre lot quotidien. Je sais en tout cas que l'université de Namur est à un tournant à bien des points de vue. Je crois que son enracinement dans la tradition et l'identité jésuite est un atout, surtout qu'elle n'est pas seule au monde et qu'elle peut s'appuyer sur un réseau mondial d'une grande richesse, à exploiter sans doute encore « davantage » afin de tenir toute sa place, originale, dans la société belge.

Franck Janin s.j.

Provincial des jésuites de Belgique francophone et du Luxembourg.

(notes non revues à destination des membres de l'AG de l'UNamur)